

1144

Nombre de livres Jeunesse traduits de l'anglais parus en France en 2015 (source : SNE)

AUTEUR

L'article L 112-3 du Code de la propriété intellectuelle (CPI) reconnaît la qualité d'auteur aux « auteurs de traductions, d'adaptations, transformations ou arrangements des œuvres de l'esprit » (source : atlf.org).

MY TRANSLATOR IS (NOT) RICH !

Un traducteur touche de 0,5 à 2 % sur le prix de vente hors taxe d'un livre. La rémunération moyenne pour un roman est calculée au feuillet (25 lignes de 60 signes) et tourne autour de 20 €. Pour un album, la rémunération se situe entre 200 et 1 000 € (très rare !) selon la langue, la difficulté et la notoriété du traducteur. La rémunération est très souvent au forfait, c'est-à-dire que le traducteur ne touche aucun droit proportionnel. (source : Bernard Friot).



Les traducteurs littéraires se sont regroupés en association pour défendre leurs intérêts et promouvoir leur métier trop souvent méconnu. L'ATLF compte environ 1 000 membres. Un site indispensable à visiter : atlf.org/



Le CNL offre des aides à la traduction sous deux formes :
 Intraduction : subventions pour la traduction en français d'ouvrages étrangers.
 Extraduction : subventions pour la traduction d'ouvrages français en langue étrangère.
centrenationaldulivre.fr/

16%

C'est la part des livres traduits de langues étrangères (environ 12 000 titres) dans le total annuel des publications (source : dépôt légal, BnF).

63 % traduits de l'anglais



12 % du japonais (à 86 % il s'agit de mangas)



6 % de l'allemand



4 % de l'espagnol



4 % de l'italien



11 % de toutes les autres langues du monde.

ARLES

Chaque année en novembre, depuis 1983, ce sont les Assises, le grand rendez-vous des traducteurs porté par l'association ATLAS (Association pour la promotion de la traduction littéraire). atlas-citl.org/

LANGUES RARES

Si les traducteurs de l'anglais sont les plus nombreux, ce sont aussi les moins bien payés au feuillet (21 € en médiane). L'espagnol, l'allemand et l'italien améliorent un peu cet ordinaire (22,30 €). Au-delà de ces langues européennes, on considère que le traducteur travaille sur des langues rares et sa rémunération est alors un peu plus élevée (23 €).

Mais le volume des traductions de l'anglais (638 des membres de l'ATLF) et de l'hindi (1 des membres de l'ATLF) n'est sans doute pas le même. (source : atlf.org)

Bernard Friot

traducteur

Auteur des célèbres *Histoires pressées*, Bernard Friot est aussi un traducteur talentueux, qui milite avec patience et enthousiasme pour la reconnaissance de ce métier dont on sous-estime trop souvent l'importance. Si plusieurs auteurs allemands et italiens lui doivent leur voix française, Bernard Friot dit en retour tout ce que le métier de traducteur lui apporte. Et si, à sauter ainsi les frontières, les traducteurs nous aidaient à devenir plus Européens?

Propos recueillis par Nathalie Beau, le 12 avril 2017



À quoi ressemble l'emploi du temps d'un traducteur ?

On peut parler d'une journée type quand on traduit un roman, parce qu'un roman demande une certaine discipline. Je travaille alors dix à douze heures par jour. Je m'astreins à cette discipline parce que j'y gagne en souplesse et en endurance. On a le texte dans la tête, et il y a des moments où la traduction va relativement bien et d'autres où on tombe sur des difficultés. Soit on les saute, soit on va se promener pour attendre de les résoudre. S'il s'agit d'un album, le travail est très différent, car un texte très court peut demander énormément de temps : chaque mot compte pour créer le rythme et le ton adéquats.

Vous êtes plus connu comme auteur que comme traducteur, mais vous tenez beaucoup à ce double travail. Alors, qu'est-ce qu'un auteur-traducteur ?

Les traducteurs ne sont pas vraiment reconnus, surtout en littérature pour la Jeunesse où on ne voit pas toujours leur nom, alors, c'est vrai, je suis connu comme traducteur parce que je suis connu comme auteur. Il y a plusieurs types de traducteurs. J'appartiens au type écrivain-traducteur, un type beaucoup plus fréquent que l'on croit. Souvenons-nous de Nerval, Baudelaire et tant d'autres. Aujourd'hui, en littérature de Jeunesse, on peut citer Valérie Dayre et Jean-Claude Mourlevat en France, Beatrice Masini en Italie, Miriam Pressler en Allemagne. D'autres traducteurs se consacrent exclusivement à la traduction ; la plupart de ceux qui sont spécialisés en littérature pour la Jeunesse sont des traducteurs de l'anglais ; pour les autres langues, on a des traducteurs généralistes. Il y a aussi des traducteurs enseignants, le plus souvent à l'université. Enfin, il y a les traducteurs-éditeurs, principalement dans le domaine de l'album et du documentaire : travaillant dans des maisons d'édition, ils accompagnent tout le parcours d'un livre, de l'achat des droits jusqu'à sa publication.

Comment êtes-vous venu à la traduction ?

Ma formation est celle d'un professeur de langues anciennes, français, latin, grec. Donc, pendant une bonne partie de mes études, j'ai traduit et j'ai été formé à la traduction des langues mortes. J'ai compris plus tard que c'était la base de mes connais-

sances et de ma réflexion sur la traduction, même si j'ai dû apprendre ensuite les spécificités de la traduction pour la Jeunesse. J'ai commencé en proposant à Arthur Hubschmid, directeur littéraire de L'École des loisirs, des livres pour la Jeunesse que j'avais lus en allemand et dont je m'étonnais qu'ils ne soient pas traduits. Il a choisi un des titres, *L'Année du serpent*, et m'a proposé de le traduire.

Après la première traduction, on m'en a demandé une autre. J'ai continué aussi un travail de lecture, puis de sélection de titres allemands. Je vivais à l'époque en Alsace et me rendais fréquemment en Allemagne. Quand j'arrivais à convaincre l'éditeur de les publier, il m'en confiait le plus souvent la traduction. J'ai établi ce rapport d'informateur / traducteur avec d'autres éditeurs. Pour la traduction de romans, je ne traduis en général que des livres que j'ai découverts moi-même, et que j'ai envie de transmettre.

C'était avant que vous écriviez vous-même ?

Non, j'ai commencé les deux activités presque simultanément.

Vous traduisez l'allemand et l'italien. Comment cette proximité avec ces deux langues s'est-elle forgée ?

C'est lié à mon histoire personnelle. J'ai appris ces deux langues à l'âge adulte. D'abord en vivant et en travaillant en Allemagne. Chaque fois, l'apprentissage de la langue s'est fait aussi par la lecture d'ouvrages pour la Jeunesse que j'ai toujours considérés comme une porte d'accès à la culture. Pour chaque langue, la littérature pour la Jeunesse reflète un pan très important de la culture, notamment la conception de l'éducation, au sens le plus large du terme. L'italien est arrivé beaucoup plus tard. C'est d'abord une curiosité pour ce pays et sa culture qui m'a poussé à apprendre cette langue. J'ai aussi été souvent invité comme auteur en Italie. Chaque fois qu'un livre est traduit, il est lu d'une façon différente dans chaque pays et en particulier en Italie où on lit mes livres en les rapprochant de ceux de grands auteurs italiens. Rodari est pour moi une référence importante et apparemment les Italiens ont reconnu quelque chose de Rodari dans mes textes et dans mon approche.

En revanche, l'accueil de vos livres est très différent en Allemagne. Comment l'expliquez-vous ?

En Allemagne, mes livres sont connus en français. Ils sont beaucoup lus dans les cours de français et une revue spécialisée a même consacré un numéro spécial à mon travail. Mais ils sont très peu traduits. Ils sont jugés souvent trop « skurril » par les éditeurs, c'est-à-dire « bizarres ». La principale difficulté est que mes livres ne rentrent pas dans les catégories de l'édition Jeunesse allemande. C'est un problème récurrent pour la traduction des ouvrages pour la Jeunesse. Traduire un livre c'est le sortir de son contexte pour le faire entrer dans un autre contexte. De même que nous, en France, nous peinons à accueillir certains titres parce qu'ils ne correspondent pas à nos catégories ou à nos représentations de la lecture des enfants et des jeunes, de même cela peut se produire dans d'autres pays où le système éditorial ne peut accueillir certains livres, même s'ils sont de grands succès dans leur pays d'origine.

Est-ce à dire que l'humour, très présent dans votre travail d'auteur, pourrait poser un problème particulier ?

Non, je ne crois pas, parce que d'abord, contrairement à ce qu'on pense, les Allemands ont beaucoup d'humour – ils sont très sensibles à l'humour anglo-saxon, par exemple. Les traductions sont très souvent liées à des hasards. La première traduction d'un de mes livres en italien, par exemple, est due à une jeune Italienne qui avait découvert les *Histoires pressées* dans un lycée français à l'étranger et les a conseillées à une tante éditrice.

Et l'impertinence, traverse-t-elle facilement les frontières ?

J'ai eu l'occasion de raconter mes livres dans des pays extrêmement différents, au Maghreb, à Vladivostok ou au Chili, et grosso modo, les réactions des enfants sont toujours les mêmes. Il y a peut-être plus de nuances dans les réactions des adultes qui abordent les textes à travers leur culture, leur éducation et un rapport particulier à la littérature pour la Jeunesse à qui on assigne des fonctions différentes. Ce sont des éléments dont on doit tenir compte dans la traduction : il faut connaître la langue d'origine, la culture dont est issu le livre, mais aussi le

système éditorial de son propre pays parce que c'est déterminant pour la réception du livre.

Y a-t-il une spécificité de la traduction des textes pour la Jeunesse ?

Oui, je pense. On peut dire que pour la littérature pour la Jeunesse on pratique une traduction « ciblisme ». On distingue deux types de traduction : une traduction qui fait plus attention à la source, qui va essayer de conserver les caractéristiques du texte original et un autre courant de la traduction qui tend à intégrer le mieux possible le texte traduit dans l'univers de son lecteur. Quand on s'adresse à de jeunes lecteurs, on est obligé de tenir compte de leurs compétences. En théorie la traduction doit s'adresser à des enfants du même âge que les enfants visés par le texte original. Parfois, on peut choisir de dévier, de s'adresser à un autre public, mais ça ne peut se faire qu'en accord avec l'éditeur. En Jeunesse on va être confronté à toutes sortes de problèmes spécifiques. Quand on traduit un roman de première lecture, et que l'on a des noms propres allemands très difficiles à prononcer, que fait-on ? Si on les laisse tels quels, on laisse l'enfant devant un problème de déchiffrement et de mémorisation. Donc, parfois, je choisis de remplacer un nom propre difficile à déchiffrer par un nom à consonance allemande mais plus facile à lire. Il y a aussi des difficultés liées à des connaissances spécifiques sur le mode de vie ou la culture du pays d'origine. Il n'y a pas de règle générale, il faut résoudre les questions au cas par cas, en fonction du contexte et en fonction du projet global qu'on a sur un livre.

Quand on traduit un livre, il faut savoir pourquoi on le traduit. Est-ce pour l'action, pour les personnages, est-ce pour l'intérêt documentaire ? Parfois des romans prennent une autre fonction dans la traduction en devenant un témoignage sur une autre réalité culturelle. Dans ce cas, on va maintenir toutes les informations contenues dans le livre, mais on sait qu'on le traduit avec cette visée et on va adapter son travail de traduction à cet objectif particulier. Si on participe à la décision de publication et de traduction, il est plus facile de déterminer le « pacte de traduction » (comme on parle d'un pacte de lecture), si ce n'est pas le cas il faut demander à l'éditeur ce qui l'a

motivé à traduire le livre pour un public français. Le travail éditorial détermine largement la réception du livre, il est donc indispensable que le traducteur s'y inscrive de façon cohérente.

Que tentez-vous de préserver en priorité de la langue source ?

Parfois tout, parfois il faut faire des choix. Il y a des choix globaux, sur l'ensemble du texte qui dépendent de ce « pacte de traduction », puis, il y a des choix locaux, sur certains passages où l'on adopte telle ou telle stratégie. Il ne faut pas penser uniquement en terme de perte. Le paradoxe, c'est que, dans une traduction, on perd et on gagne. On s'en aperçoit quand on lit des traductions du français. J'ai lu *Simple* de Marie-Aude Murail en allemand et en italien (traduit par Tobias Scheffel et Federica Angelini). Bien sûr, on perd chaque fois la couleur française de la langue, la voix même de Marie-Aude Murail, mais on gagne un autre éclairage, on perçoit des détails de rythme, de construction, que l'on perçoit moins dans l'original. La traduction est une lecture, une interprétation différente du texte. Les textes en eux-mêmes n'existent pas. Ils ne se réalisent que dans des lectures différentes. La traduction n'est rien d'autre qu'un cas particulier de lecture.

Sollicitez-vous souvent les auteurs ?

Très rarement. Il faut vraiment que je bute. Mais je me suis rendu compte que seul le traducteur pouvait prendre la décision. J'ai travaillé récemment avec Chiara Carminati dont j'ai traduit le magnifique roman *Hors champ*¹. J'avais finalement peu de questions à lui poser et ses réponses ne m'ont pas vraiment éclairé. J'ai compris que c'était à moi de prendre mes responsabilités. L'auteur peut donner des informations sur la genèse d'un texte mais au final, c'est très marginal.

En quoi est-ce important que le lecteur prenne conscience qu'il lit une traduction ou pas ?

Je voudrais donner une réponse nuancée. Pour un très jeune enfant qui lit un album, ce n'est pas toujours utile, sauf si l'illustration livre des informations culturelles. Dans un album allemand, les policiers n'ont pas le même uniforme qu'un policier français ; le jeune enfant va alors entrer

dans l'étrangeté, dans l'inconnu d'une autre culture et il peut faire des comparaisons, repérer ou non les différences. Ensuite, c'est plutôt un problème de pédagogie et d'introduction à la traduction. Il faut apprendre à lire des traductions et on ne le fait pas assez à l'école. La première chose est de repérer que c'est une traduction. Cela fait partie, selon moi, de l'apprentissage des langues, et puis c'est un formidable moyen aussi de comprendre sa propre langue et sa propre culture en les mettant à distance. Je regrette que, en France, on invite si rarement des auteurs étrangers.

Il y a la traduction, mais il y aussi le passage du livre d'un système éditorial à un autre avec des codes esthétiques différents...

C'est parfois très complexe parce que les catégories de romans en particulier ne sont pas les mêmes d'un pays à l'autre. Le modèle français de l'album où le récit est porté à part égale par le texte et par l'image, est un modèle minoritaire. Cela déconcerte les Allemands (entre autres) parce que leur rapport au texte est différent. Pour la traduction d'un album allemand, je vais chercher une formulation concise parce que je sais qu'il va être lu d'une autre façon en France. Il sera lu avec le soutien de l'image alors qu'en Allemagne on est plus souvent dans le cas du texte illustré où on lit d'abord le texte et on regarde les images ensuite. Dans le cas des romans on peut être amené à faire des choix. Je me souviens de deux cas. Un des premiers livres que j'ai traduits, un livre de Christine Nöstlinger traduit en français sous le titre *L'un et l'autre* à L'École des loisirs et dont je pensais qu'il serait publié dans la collection Médium. J'ai été très surpris de le découvrir dans la collection Neuf. J'étais encore novice et il était tellement évident pour moi que c'était un livre pour adolescents que je l'avais traduit pour ce lectorat alors que l'éditeur l'a lu comme un livre pour enfants. Je n'aurais pas choisi ce titre, je n'aurais pas rédigé la quatrième de couverture tel que je l'ai fait et peut-être ne l'aurais-je pas traduit de la même façon. J'en avais une lecture plus grave que l'éditeur français et peut-être même que l'éditeur allemand.

Le deuxième cas est un livre de Peter Härtling paru chez Thierry Magnier, *Voyage contre le vent*. En Allemagne, Härtling est très connu, aussi bien

comme auteur pour adulte que comme auteur pour la Jeunesse et ce livre, très lié à la biographie de Härtling, a été publié dans un format ouvert, pour tout public. Ses lecteurs allemands ont été aussi bien des adultes que des adolescents. En France, le livre a été publié par un éditeur Jeunesse dans une collection préexistante. On l'a coincé dans un tiroir trop étroit pour lui et on l'a réservé à un lectorat précis. Il était probablement impossible de faire autrement mais on a changé la nature du livre. À l'inverse, si je regarde les traductions des *Histoires pressées* dans différents pays, je m'aperçois que souvent le travail éditorial adapte le texte aux usages du pays. En Italie, c'est une édition illustrée qui ne respecte pas l'ordre des histoires. En Pologne, le recueil est illustré dans un style qui semblerait très étrange en France. Dans chaque cas, on change la nature et la lecture du texte. Le travail éditorial modifie la réception du texte en cherchant à l'adapter aux usages du pays.

Et si nous revenions à la spécificité de la traduction de l'album ?

Chaque album pose un problème particulier. C'est un format, mais ce n'est pas un genre. À l'intérieur de ce format, il y a des rapports texte/image très différents, des thématiques, des écritures différentes. C'est passionnant pour un traducteur. Parfois vingt lignes de texte peuvent vous placer devant une difficulté immense. À chaque fois, il faut trouver le principe de narration avec l'image et trouver le moyen de le rendre en français. Le texte est court ; on a peu d'espace pour rendre sa spécificité. C'est un travail peu reconnu, financièrement et littérairement, et quand je lis certaines traductions d'albums, je suis très admiratif parce que j'en connais les difficultés. Il faut beaucoup de précision et beaucoup d'empathie.

Quel est le rapport entre votre écriture d'auteur et votre écriture de traducteur ?

La traduction est une formidable école d'écriture. Je suis amené à dire en français des réalités qui ne sont pas françaises donc à assouplir ma propre langue, à entrer dans un style qui n'est pas le mien, ce qui enrichit ma palette d'écriture. Le danger serait qu'on reconnaisse ma patte, alors que l'on ne le devrait pas. En me confrontant à d'autres regards sur le monde, le travail de traduction influe mes propres

textes. On y trouve des personnages étrangers ou la présence de langues étrangères. Je collabore aussi directement avec des éditeurs étrangers. Pour moi, cela fait partie de mon projet de participer à une éducation européenne, d'établir des circulations entre des cultures qui sont proches mais pas toujours accessibles aux enfants et faire sauter les verrous d'une littérature pour la Jeunesse française qui a tendance à s'enfermer sur elle-même ou à ne regarder que le modèle anglo-américain. La traduction peut faire un peu bouger les lignes.

Que regrettez-vous que l'on ignore de votre métier ?

Beaucoup de lecteurs, y compris professionnels, oublient le traducteur. C'est amusant de lire dans une critique d'un livre traduit des éloges sur le style en l'attribuant à l'auteur seul. Mais c'est aussi le signe que la traduction est réussie, puisqu'elle ne fait pas écran entre le texte et le lecteur. Le traducteur, donc, avance masqué, il reste dans l'ombre, au contraire de l'auteur, et finalement c'est très agréable. Plus qu'agréable : juste. Ni l'auteur, ni le traducteur ne doivent s'interposer, pour laisser au lecteur la possibilité de créer sa propre lecture.

Quand vous regardez votre métier de traducteur tel qu'il se pratique à l'étranger, que vous dites-vous ?

Les Italiens traduisent énormément, et beaucoup du français qui est avec l'anglais une des premières langues traduites. Mais, comme les Français, ils traduisent peu les langues rares. Les Allemands traduisent relativement peu du français comme nous traduisons relativement peu de l'allemand. En revanche, ils sont très ouverts aux littératures du Nord de l'Europe ainsi qu'aux littératures du Sud grâce à l'action d'associations qui défendent les littératures africaines ou de pays émergents. L'éditeur suisse francophone La Joie de lire est assez seul à proposer des livres venus de langues plus rares. C'est un travail difficile pour l'éditeur qui doit trouver des informateurs de confiance. Il faudrait une volonté politique, au niveau de l'Europe, pour favoriser la traduction en littérature pour la Jeunesse pour que les jeunes grandissent en sachant comment vivent les enfants et adolescents des autres pays européens. ●

1. Voir critique de ce livre page 36.